

Ubu roi (ou presque)



de Alfred Jarry
fatrasie collective



Derrière les oripeaux du pouvoir dont se couvre Ubu,
se cache un désir, somme toute terriblement humain,
de dévoration et de digestion du monde.

Disponible en tournée de janvier à mars 2019.

Contact diffusion

Fadhila Mas

f.mas@tnp-villeurbanne.com

06 80 35 67 13

TNP – Villeurbanne, 8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex, tél. 04 78 03 30 30

Ubu roi (ou presque)

de Alfred Jarry, fatrasie collective

Durée du spectacle : 1h 50

avec, sous la direction de Christian Schiaretti :

Annick Bergeron — Mère Ubu

Stéphane Bernard — Père Ubu ; Jean Sigismond

Julien Gauthier — Bordure ; L'ours ;
Un partisan de Bougrebas

Damien Gouy — Le palotin Pile ;
L'ombre de Mathias ; Second coureur ; Le czar ;
Un partisan de Bougrebas

Margaux Le Mignan — Un partisan de Bordure ;
Bougrebas ; Le peuple ; Les nobles ; Les magistrats ;
Les financiers ; Un paysan ; Un soldat russe ;
Rensky ; Un palotin

Clémence Longy — Un partisan de Bordure ;
La reine Rosemonde ; Le peuple ; Un palotin ;
Un partisan de Bougrebas ; Un soldat russe

Clément Morinière — Un partisan de Bordure ;
Le roi Venceslas ; Michel Fédorovitch ; Un palotin ;
Un messager ; Le cheval à phynances ; Un partisan
de Bougrebas ; Le commandant

Maxime Pambet — Le palotin Giron ;
Les nobles ; Les magistrats ; Les financiers ;
Un paysan ; Un partisan de Bougrebas

Julien Tiphaine — Le palotin Cotice ;
Un messager ; Un soldat ; Les nobles ;
Les magistrats ; Les financiers ; Un paysan ;
Le général Lascy

Marc Delhay musicien

Pauline Noblecourt — dramaturgie et adaptation

Guillaume Carron — conseils littéraires

Marc Delhay — composition musicale,
improvisations

Fanny Gamet — scénographie et costumes

Émily Cauwet-Lafont — assistante aux costumes

Julia Grand — lumières

Dimitri Mager — travail corporel

Louise Vignaud — assistante à la mise en scène

Jessica Chauffert — stagiaire à la mise en scène

Jérôme Tubiana — clarinette

Yohan Rochetta — violon

Décors réalisés dans les Ateliers du TNP

Coproduction

Compagnie À Juste Titre

Théâtre National Populaire

À voir au TNP

Octobre 2017

Mer 11, jeu 12, ven 13, sam 14, mar 17, mer 18, jeu 19,

ven 20, sam 21, mar 24, mer 25, jeu 26, ven 27,

sam 28, à 20 h 00

Dimanches 15, 22, à 15 h 30

Une farce plaisante et féroce

Ubu, capitaine des dragons, officier de confiance de Venceslas, jouit de la haute estime de son roi. Tandis que sa femme, mère Ubu, aspire au trône. Pour convaincre son époux, elle trace un tableau séduisant de la vie de souverain. « Tu pourrais augmenter infiniment tes richesses et manger fort souvent des andouilles. » Cette image idyllique fait réfléchir le gros homme. Il organise, avec le vaillant capitaine Bordure, une conspiration. Mais se sentant trahi, il s'esclaffe : « merdre, jarnicoton bleu, de par ma chandelle verte, je suis découvert, je vais être décapité ! » Devant le roi, il passe aux aveux. Fort heureusement, personne n'entend rien à son langage bredouillant et tonitruant. Mère Ubu ne lâche pas l'affaire. Un attentat est mis sur pied. Ce sera le massacre de la famille royale et l'ascension au trône du père Ubu. Devenu roi, il agit avec autorité

et brutalité. Sur les conseils de mère Ubu, il décide de jeter de l'argent au peuple afin de lui permettre de payer ses impôts. Dans le même temps, il décide de prendre l'argent là où il est en confisquant les biens des nantis, qu'il fait passer dans « la trappe à nobles », où ils seront « décervelés »...

Ubu n'est pas seulement un canular, une farce plaisante et féroce, une parodie loufoque. C'est avant tout l'entrée en scène d'un personnage dont le nom s'inscrit dans l'histoire de la littérature et dans la vie de tous les jours. Par-delà le bourgeois enragé et le bouffon, Jarry vise l'Homme, dont il sonde, avec cette œuvre, l'indicible bêtise, la lâcheté et la sauvagerie au moyen d'un langage tout de verdeur et de cocasserie.

**« Sabre à finances,
corne de ma gidouille,
madame la financière,
j'ai des oneilles
pour parler et vous
une bouche pour
m'entendre. » Ubu roi**

Tout se consomme, tout se recycle, et tout revient

Note d'intention

Ubu a souvent semblé prémonitoire à ceux qui voyaient dans la figure de ce roi tyrannique jusqu'à l'absurde une allégorie des fascismes du xx^e siècle ; mais il résonne aussi particulièrement à l'aune de la tourmente de notre société capitaliste. Qu'est *Ubu*, sinon un désir de jouissance, une consommation effrénée de tous et de toutes choses ? *Ubu*, roi tyrannique, arrive au pouvoir presque par accident : la quête qui est la sienne est d'abord celle de la *phynance*, et son désir va vers les objets et les trésors. Aussi n'est-il pas impossible de lire *Ubu* comme une parodie du capitalisme triomphant et de son corollaire, la société de consommation. *Ubu* est un personnage qui n'existe que tant qu'il dévore : ainsi la pièce s'ouvre-t-elle sur un festin ; ainsi aussi s'achève-t-elle sur une quête recommencée de la *phynance*. Capitaliste, *Ubu* est un être inquiet ; son désir n'est jamais assouvi ; il a beau devenir roi, il aspire toujours à plus de terres, plus d'or, plus d'accessoires. C'est là ce qui fait la puissance d'une pièce parée des atours du conte, mais qui s'attaque en fait aux pulsions de la modernité, qui met en scène un « nulle part » mais parle en fait encore de l'ici et du maintenant. Ce qu'*Ubu* flaire, à l'orée du xx^e siècle, c'est que l'esprit du positivisme et du progrès sombrera tôt ou tard, inéluctablement.

Cette mise en scène d'*Ubu* (ou presque) met à jour cette quête matérielle effrénée, qui a pour conséquence la production toujours plus abondante de déchets et de « merdre ». Ainsi, les comédiens jouent-ils dans un univers qui tient à la fois de la « fosse à merdre » d'*Ubu* et de la déchetterie ; faisant fi de la question du bon goût pour en revenir aux fondements d'*Ubu* : la provocation potachique. C'est un univers où tout se consomme, tout se recycle, et tout revient ; un univers où *Ubu* n'est pas un monstre mais le symptôme d'un mal qui nous contamine tous. Aussi, la scène elle-même se prête-t-elle à ce principe de digestion sans cesse recommencée, puisque les accessoires et les costumes ne cessent de changer de fonction et de se métamorphoser. Un plot de chantier peut devenir un chapeau, un saladier sera un casque — et le casque, dans ce cas, se fera saladier. Le rapport d'*Ubu* au monde n'est pas une relation de contemplation, ou d'échange ; c'est un processus de consommation, jusqu'à épuisement des hommes et des ressources.

La matière première de cet *Ubu* sera donc la « merdre », littéralement mise au plateau. Car derrière les oripeaux du pouvoir dont se couvre *Ubu* se cache un désir, somme toute terriblement humain, de dévoration et de digestion du monde. Les objets et les êtres qui l'accompagnent et qui l'entourent sont là pour le rappeler : que ce soient les *larbins* de *phynance*, où le *crochet à nobles*, ce sont autant d'annexes pour aider *Ubu* dans son entreprise de dévoration universelle. Le monde transite par sa *gidouille*, et par les fosses dans lesquelles il déverse, tels des excréments, ses ennemis consommés. Notre *Ubu* ne fera pas la fine bouche, ne cherchera pas à déguiser le résultat objectif de ce processus de digestion : la scène sera, en dépit de tout bon goût, recouverte d'un tas de merde.

Car le théâtre de Jarry est à la fois profondément libertaire et fondamentalement aristocratique. *Ubu*, sous ses dehors de plaisanterie potache, est aussi pensé par Jarry comme un théâtre élitare — non pas « élitare pour tous », pour reprendre la formule de Vitez —, mais dans un rapport de mépris profond envers « la foule, masse inerte et incompréhensive et passive ». Ce mépris affiché trouve son reflet dans le projet *ubuesque*, attaque frontale et provocation assumée contre tous et toutes. Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir affronter le miroir que nous tend Jarry en la personne du Père *Ubu*, version monstrueuse mais ô combien mordante de nos désirs et de nos travers.

À bien des égards, la pièce se trouve donc aux antipodes du projet porté par le TNP — et c'est cette tension qui vient nourrir la mise en scène. C'est ce texte fauteur de trouble et semeur de zizanie qu'il nous importe d'explorer, sans le rendre consensuel, mais au contraire en le prenant comme une apologie du désordre, comme une mise en péril du vivre ensemble. Il s'agira donc, le temps d'un spectacle, d'explorer à rebours les valeurs du TNP — en se plongeant dans ce théâtre qui désarçonne, dans la fable de ce roi tyrannique qui se vautre dans la « merdre » et dans le mauvais goût.

Pauline Noblecourt, d'après un entretien avec
Christian Schiaretti

La presse en parle

Exit Mag. On jurerait que cette pièce de 1896 a été écrite rien que pour lui. Acteur majeur, Stéphane Bernard s'empare de son personnage «ubuesque» dès la première réplique en fonçant droit vers les spectateurs pour éructer un grand «merdre!», son mot favori dans la droite ligne de celui de Cambronne. Irrésistible, il arrivera à conférer tout du long une truculence à ce ventre débordant de bêtise qu'est Ubu, sans jamais oublier la subtilité surréaliste de la langue de Jarry. Ni trop potache, ni par trop littéraire, c'est bien le roi de la soirée.

Mais l'autre star de la soirée, c'est la scénographie titanessque de Fanny Gamet, gigantesque capharnaüm façon «Demeure du chaos», permettant aux personnages de circuler depuis un toboggan improbable, des bancs en forme d'étrons ou des frigos ouverts sur l'autre monde. [Luc Hernandez](#)

Lyon Capitale. Farce à l'humour rabelaisien, iconoclaste et grotesque, l'Ubu roi d'Alfred Jarry est devenue un incontournable classique. L'intrigue doit beaucoup à celle de Macbeth, selon Christian Schiaretti, qui met en scène ce texte au TNP, dans une joyeuse «fatrasie». Dans un langage aussi truculent qu'inventif, Ubu roi décrit l'ascension au pouvoir d'un grossier capitaine des dragons. Qui, après avoir liquidé la famille royale occupant le trône, décide de jeter de l'argent au peuple afin de lui permettre de payer ses impôts...

Son épouse occupe une place prééminente à ses côtés, à la fois conseillère et jalouse. La mise en scène du patron du TNP lui donnera une importance à la fois inhabituelle et méritée. «C'est elle qui tient la culotte», affirme Christian Schiaretti. Outre cette nouvelle dimension donnée à l'œuvre de Jarry, cette version aura une dimension plastique et physique importante. [Caïn Marchenoir](#)

Les Échos. Jarry sans filtre... N'attendez pas une version policée de la pièce emblématique de l'écrivain anar. Christian Schiaretti a remis les décors stylisés, la distance cérébrale qui caractérisent ses mises en scène pour cet *Ubu roi (ou presque)*. Du chaos, du mauvais goût assumé... de la «merdre» sur le plateau! La scène est couverte de terre et de déchets de toutes sortes. D'immenses colombins et un magma de collines difformes dessinent le relief «art brut» de cette Pologne de pacotille, dont la couronne sera usurpée par le Père et la Mère Ubu.

Ce retour aux sources «potachique» et scatologique n'a rien d'innocent. Le directeur du TNP entend montrer le côté visionnaire d'Alfred Jarry. Ubu est, selon lui, l'avatar d'un monde littéralement dans la «merdre»; la pièce, jouée aujourd'hui, apparaît comme une métaphore du capitalisme en vrille, d'une société de (sur)consommation en pleine indigestion. Schiaretti fait valoir que ce qui motive le couple Ubu est moins le pouvoir, que la «phynance» – l'argent qu'il accumule frénétiquement – jusqu'à tuer la poule aux œufs d'or...

Cet *Ubu roi*, façon grande décharge a l'allure d'une pochade spectaculaire – et musicale, orchestrée par Marc Delhay du haut de sa colline. Les ragoûts de la mère Ubu sont dégoûtants, l'exécution des nobles, magistrats et «phynanciers» (affublés d'un masque d'Emmanuel Macron) se fait dans des giclées de sang, les obus sont des ordures et des bouteilles vides. On complot, on s'engueule, on tyrannise, on se déchiquette... et on chante à tue-tête.

Le chaos est très organisé, rythmé de gags et d'effets (lumières «flashy», batailles réglées comme des numéros de music-hall), collant fidèlement au texte. La distribution – une dizaine de «comédiens-Frégoli» – cultive un décalage bienvenu, évitant que le spectacle sombre dans la vulgarité.

La «fatrasie collective» débridée que nous offre Schiaretti se déguste avec un plaisir vorace et rebelle. Jusqu'à cette ultime chanson du «décervelage» qui sonne comme un «protest-song» satirique de notre temps.

[Philippe Chevilley](#)



© Michel Cavalca

Alfred Jarry

et la naissance de Ubu

Poète, romancier, écrivain, dramaturge, dessinateur et graveur, il naît en 1873.

Il écrit l'essentiel de son œuvre entre 1896 et 1903 : *L'Amour en visite*, *L'Amour absolu*, *Messaline*, *Le Surmâle*...

Dans *Gestes et opinions du docteur Faustroll*, pataphysicien, 1898, Jarry invente la « pataphysique ». Cette « science des solutions imaginaires » inspirera les écrivains surréalistes tels que Raymond Queneau, Eugène Ionesco et Boris Vian.

En 1888, Alfred Jarry, qui a alors quinze ans, entre en classe de rhétorique (première) au Lycée de Rennes. Dans ce lycée sévit un professeur de physique mythique, Monsieur Hébert : celui-ci, aussi brillant d'un point de vue académique qu'inepte pédagogiquement, est chahuté à n'en plus finir par les élèves, comme l'observe le proviseur dans un rapport à l'inspection académique : cris, murmures, farces grotesques des élèves ; impuissance complète du professeur à se faire écouter, réclamations, plaintes amères des familles effrayées, à bon droit...¹ Ce professeur n'est pas seulement chahuté : il est devenu un personnage, P.H. ou Père Ebé, dont on collecte les bons mots de génération en génération, et qui est mis à l'honneur dans des contes, poèmes et pièces de théâtre qu'inventent les lycéens. Lorsque Jarry arrive au lycée, un de ses amis, Henri Morin, lui donne à lire certains de ces textes.

Parmi ceux-ci, le manuscrit d'une pièce de théâtre : *Les Polonais*, écrite par Henri Morin et son frère Charles. Jarry, alors, fonde le « Théâtre de phynance » — un castelet de marionnettes installé dans l'appartement de sa mère. À Noël 1888, le spectacle *Les Polonais* est représenté chez les deux garçons sous forme de théâtre de marionnettes ou de théâtre d'ombres. Cette pièce servira de matrice à *Ubu roi*.

Paris et le Théâtre de l'Œuvre

En 1891, Jarry devient l'élève du lycée Henri IV, où il prépare le concours d'entrée à Normal Sup : il emporte avec lui ses variations. Celles-ci lui permettent de gagner, en 1892, le prix de prose décerné par le journal *L'Écho de Paris*. Le texte primé, intitulé *Guignol*, est la première apparition publiée d'*Ubu* : il s'agit d'un montage de scènes extraites des *Polyèdres* et des *Cornes du P.U.*

En 1895, Jarry publie *César Antéchrist*. La pièce est composée de trois actes : le prologue, l'acte héraldique, et l'acte terrestre. Ce dernier est en fait une version un peu raccourcie d'*Ubu roi*.

Jarry, qui a rencontré Lugné-Poe (Théâtre de l'Œuvre) en 1894, lui confie à la fin de l'année 1895 plusieurs textes destinés au théâtre. L'un d'eux est une version brève d'*Ubu roi* (qui n'a pas été conservée) : il s'agit d'une version remaniée de la farce potache des frères Morin, *Les Polonais*. Autour de cette période, (la date exacte est inconnue), Jarry devient le secrétaire du Théâtre de l'Œuvre : en l'absence de Lugné-Poe, c'est lui qui dirige le théâtre.

En juin 1896, *Ubu roi* est publié par le Mercure de France.

Les réactions sont mitigées, mais certains, comme le poète symboliste Émile Verhaeren, sont enthousiastes² : « Un particulièrement curieux et drolatique petit livre, apparaissant, aux premières lignes, mystificateur et fou, extravagant, incohérent, se fichant du lecteur, accumulant les blagues estudiantines, les rattements chimériques, en une action mouvementée, tronçonnée, cahotée, racontant l'usurpation du trône de Pologne par le Père Ubu, capitaine des dragons, officier de confiance du roi Venceslas, décoré de l'ordre de l'Aigle rouge

de Pologne et ancien roi d'Aragon, cornegidouille ! Mais peu à peu la très nette saveur de ce spectacle en tant que spectacle de marionnettes s'affirme et vous prend aux lèvres ».

De même, Mallarmé écrit à Jarry pour le féliciter : « Tout simplement pour admirer *Ubu roi* et vous presser la main, en raison du dicton qui dit qu'il vaut mieux tard... Je crois, vraiment, outre du souci pendant l'été et peu de lettres, que l'on est trop pénétré, ici, chez les Natanson, et à part moi, de cette œuvre exceptionnelle, déclamée à haute voix, lue de tout esprit, pour en rien savoir écrire. Vous avez mis debout, avec une glaise rare et durable aux doigts, un personnage prodigieux et les siens, cela, mon cher ami, en sobre et sûr sculpteur dramatique. Il entre dans le répertoire de haut goût et me hante ; merci. »

À la rentrée 1896, Lugné-Poe donne *Peer Gynt* au Théâtre de l'Œuvre. Puis, malgré ses hésitations, il se lance dans la création d'*Ubu roi*, avec Firmin Gémier dans le rôle-titre. La création s'annonce comme un événement.

La création d'*Ubu roi*

La création a finalement lieu les 9 et 10 décembre 1896, au Théâtre de l'Œuvre. Ce soir-là, se presse dans la salle la fine fleur littéraire de Paris : Heredia, Rostand, Renard, Valéry, Gide, Colette..., et la critique.

À la claque, Jarry a donné des consignes particulières³ : « Le scandale, [nous] disait Jarry, devait dépasser celui de *Phèdre* ou d'*Hernani*. Il fallait que la pièce ne pût aller jusqu'au bout et que le théâtre éclatât. Nous devions donc provoquer le tumulte en poussant des cris de fureur, si l'on applaudissait, ce qui, après tout, n'était pas exclu ; des hurlements d'admiration et d'extase si l'on sifflait. Nous devions également, si possible, nous colleter avec nos voisins et faire pleuvoir des projectiles sur les fauteuils d'orchestre. »

La représentation, c'était prévu, c'était voulu, cause un scandale : ainsi Gémier se remémore-t-il le spectacle : « Pour remplacer la porte de la prison, un acteur se tenait en scène avec le bras gauche tendu. Je mettais la clé dans la main comme dans une serrure ; je fais le bruit du pêne, « cric crac », et je tournais le bras comme si j'ouvrais la porte. À ce moment, le public, trouvant sans doute que la plaisanterie avait assez duré, s'est mis à hurler, à tempêter : de toutes parts jaillir des cris, des injures, avec bordée de sifflets et accompagnements des bruits divers. Cela dépassait tout ce que mon expérience connaissait. Cette expérience, je l'avais apprise avec des pièces d'avant-garde qui avaient été mal accueillies ; mais jamais je n'avais eu cette sensation que le public peut en arrêter une tout net ».

La critique est divisée : certains voient *Ubu* comme l'ultime décadence de la révolution symboliste qu'ils réprouvent ; d'autres, au contraire, saluent cette farce, ce « retour au primitif » et la naissance de ce « type », Ubu.

Lugné-Poe, lui, est lapidaire « *Ubu roi* fut un désastre artistique », écrit-il.

¹ Cité par Patrick Besnier, *Alfred Jarry*, Paris, Fayard, 2005

² *L'Art Moderne*, 19 juillet 1896

³ Cité par Patrick Besnier, *Alfred Jarry*, Paris, Fayard, 2005

⁴ *L'Excelsior*, 1921

Christian Schiaretti

Il fait des études de philosophie et suit les classes de Antoine Vitez, Jacques Lassalle, Claude Régy comme « auditeur libre » au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique.

Après les huit années passées en compagnie, où il met en scène des œuvres de Philippe Minyana, Roger Vitrac, Oscar Panizza, Sophocle, Euripide..., **il est nommé, en 1991, directeur de la Comédie de Reims, Centre Dramatique National.**

Après avoir exploré l'Europe des avant-gardes (Brecht, Pirandello, Vitrac, Witkiewicz), la nécessité et le besoin de l'auteur se sont affirmés. **Alain Badiou, philosophe, a été associé à l'aventure rémoise.** Au Festival d'Avignon, la création de *Ahmed le subtil*, puis *Ahmed philosophe*, *Ahmed se fâche*, *Les Citrouilles*, sont pour Badiou, Schiaretti et la troupe de la Comédie, l'occasion d'interroger les possibilités d'une farce contemporaine.

En 1998, **Jean-Pierre Siméon, poète associé** et Christian Schiaretti conçoivent ensemble une manifestation autour de la langue et de son usage intitulée *Les Langagières*.

Au cours de la saison 1999-2000, Christian Schiaretti a présenté au Théâtre national de la Colline, Jeanne, d'après Jeanne d'Arc de Péguy, avec Nada Strancar. En 2001-2002, il poursuit la collaboration avec la comédienne en mettant en scène *Mère Courage et ses enfants* de Bertolt Brecht à la Comédie de Reims, au TNP et au Théâtre national de la Colline à Paris. **Ce spectacle recevra le Prix Georges-Lerminier 2002 du Syndicat professionnel de la Critique.**

En janvier 2002, il est nommé directeur du Théâtre National Populaire.

En 2003, il crée *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weill. **À la Comédie-Française il met en scène *Le Grand Théâtre du monde suivi du Procès en séparation de l'Âme* et du *Corps* de Pedro Calderón de la Barca, repris au TNP.** Suivent les créations de *Père* de August Strindberg, *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel.

En novembre 2006, il aborde William Shakespeare, avec *Coriolan*. La pièce, a reçu le **Prix Georges-Lerminier 2007, décerné par le Syndicat professionnel de la Critique au meilleur spectacle créé en région, le Prix du Brigadier 2009 et le Molière du Metteur en scène et le Molière du Théâtre public, 2009.**

Entre 2007 et 2009, il crée avec les comédiens de la troupe du TNP, 7 Farces et Comédies de Molière. En 2010, une tournée internationale au Maroc et en Corée du Sud est organisée. Elle rencontrera un accueil triomphal.

En mars 2008, il crée l'événement en montant *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, joué pour la première fois en France dans sa version intégrale. Pour cette mise en scène il reçoit le Grand Prix du Syndicat de la Critique, pour le meilleur spectacle de l'année 2008.

En septembre 2009, la création de *Philoctète*, variation à partir de Sophocle de Jean-Pierre Siméon, à l'Odéon – Théâtre de l'Europe, marque le retour de Laurent Terzieff dans ce théâtre.

Après la présentation, en novembre 2010, de *La Messe là-bas* de Paul Claudel et avec Didier Sandre, au Théâtre Les Gémeaux à Sceaux, **il s'attaque à trois grandes œuvres du répertoire espagnol du XVII^e siècle. *Siècle d'or*, un cycle de trois pièces: *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès, *La Célestine* de Fernando de Rojas, *Don Juan* de Tirso de Molina est présenté au TNP en alternance et repris au Théâtre Nanterre – Amandiers.**

C'est également en 2010 qu'il reprend *La Jeanne de Delteil* d'après le roman de Joseph Delteil, avec Juliette Rizoud dans le rôle-titre. Ce spectacle ne cesse de tourner depuis.

En mai 2011, la création à La Colline – Théâtre national du diptyque *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*, permet à Christian Schiaretti de revenir à Strindberg.

En juin 2011 débute l'ambitieux projet du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud qui consiste à monter jusqu'à fin 2014 la légende du Graal, soit les cinq premières pièces : *Joseph d'Arimathie*, *Merlin l'enchanteur*, *Gauvain et le Chevalier Vert*, *Perceval le Gallois*, *Lancelot du Lac*, en réunissant les troupes et les moyens du TNP et ceux du TNS.

En 2011, après quatre saisons hors les murs et au Petit théâtre ouvert en 2009, le Grand théâtre ouvre ses portes le 11 novembre – dans une configuration architecturale nouvelle et de nouvelles orientations du projet artistique –, avec *Ruy Blas* de Victor Hugo.

À l'automne 2012, Christian Schiaretti interroge de nouveau l'histoire contemporaine avec *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun, spectacle présenté au Festival d'Avignon 2014.

En 2013, à l'occasion du centenaire de la naissance de Aimé Césaire, il rend hommage à ce grand poète par la création de *Une Saison au Congo*, en tournée au Théâtre Les Gémeaux à Sceaux et à Fort-de-France en Martinique. Ce spectacle a reçu le Prix Georges-Lerminier 2014 du Syndicat professionnel de la Critique. En 2017, il revient à ce auteur et crée *La Tragédie du roi Christophe*.

Dans un esprit de mutualisation, Christian Schiaretti associe Robin Renucci et Les Tréteaux de France pour créer des formes adaptées à un théâtre de tréteaux et ainsi aux tournées. Trois spectacles voient le jour : une version de *Ruy Blas* (2012), *L'École des femmes* (2013) et *La Leçon* (2014).

En janvier 2014, il revient à Shakespeare avec *Le Roi Lear* (dans le rôle-titre *Serge Merlin*), créé au TNP, présenté au Théâtre de la Ville, Paris et au Bateau Feu, Dunkerque pour la réouverture de la scène nationale.

La création de la dernière pièce de Michel Vinaver, *Bettencourt Boulevard ou une histoire de France*, en novembre 2015 est une nouvelle opportunité de travailler un texte de cet immense dramaturge. La même saison, il donne les règles du jeu à l'élaboration collective de *Électre* et *Antigone*, variations à partir de Sophocle de Jean-Pierre Siméon et à une fatrasie collective, *Ubu roi (ou presque)* de Alfred Jarry. Il élabore avec six comédiens de l'ex-permanence artistique du TNP, *Le berceau de la langue* (*La Chanson de Roland*, *Le Roman de Renart*, *Tristan et Yseult*, *Le Franc-Archer de Bagnolet*).

Attaché à la mise en œuvre d'une politique pédagogique, Christian Schiaretti a mis en place dès son arrivée à Lyon, une étroite collaboration avec l'ENSATT. Aujourd'hui, il codirige le département Mise en scène de l'école.

Christian Schiaretti est président des Amis de Jacques Copeau. Il a été président de l'Association pour un Centre Culturel de Rencontre à Brangues et a présidé le SYNDEAC de 1994 à 1996.

Marc Delhaye composition musicale, improvisations

Il commence la guitare l'âge de 10 ans, la batterie à 15 ans, et le trombone à 20 ans. Depuis 1991, il accompagne des artistes de variétés jazz, rock'nroll, reggae, folk, fanfare, electro, expérimental... Ce musicien multi-instrumentiste (guitares, trombone à coulisse, batterie, basse, percussions, banjo) est également compositeur et créateur sonore. Au théâtre, il a participé à de nombreuses productions dans des formes les plus variées. Diplômé de l'INA en prise de son et diffusion stéréo, il ouvre le studio D.clic en janvier 2011 où il enregistre et mixe des albums.



© Michel Cavalca

Les comédiens

Annick Bergeron

Comédienne, elle a participé à plus d'une quarantaine de productions théâtrales, depuis sa sortie du Collège Lionel-Groulx (Québec) en 1984. Fidèle collaboratrice du metteur en scène Serge Denoncourt, elle a joué dans *Les Liaisons dangereuses*, *Il Campiello* de Carlo Goldoni, *Nager en surface* d'Adam Bock, *La Cerisaie* de Pierre-Yves Lemieux d'après Tchekhov, *Je suis une mouette (non ce n'est pas ça)* d'après Tchekhov et *Le Cid* de Corneille, qui lui valent tous deux une nomination aux Masques en interprétation féminine, et *Les Estivants* de Gorki où son rôle de Barbara est récompensé par le prix d'interprétation Gascon-Roux. Elle a également travaillé sous la direction de Denis Marleau dans *Le Dernier Feu* puis dans *Catoplébas* de Gaétan Soucy et, dernièrement, dans *Une mort accidentelle (Ma dernière enquête)* de François Archambault, mise en scène Maxime Denommée. Après avoir été professeur de voix et de diction au sein de l'option théâtre du collège Lionel-Groulx, elle enseigne depuis plusieurs années à l'Université du Québec et à l'École supérieure de théâtre à Montréal. Sa rencontre artistique avec Wajdi Mouawad date de la création de *Incendies*, spectacle dans lequel elle interprétait le rôle de Nawal et qui a vécu plus de deux-cent-cinquante représentations entre sa création en 2003 et 2013. La saison passée, on a pu voir au TNP son interprétation remarquable, seule en scène, de *Sœurs*.

Stéphane Bernard

Ancien élève de l'École de la Comédie de Saint-Étienne, il a travaillé au théâtre avec Bruno Carlucci, Sylvie Mongin-Algan, Christophe Perton et Yves Charreton, notamment dans *Claus Peymann, dramuscule* de Thomas Bernhard puis *Hellfire* de Jerry Lee Lewis et *Sylvie* de Gérard de Nerval. Il a travaillé avec Olivier Borle dans *Premières Armes* de David Mambouch, dans *Noires Pensées, Mains Fermes* de et par David Mambouch, et avec Anne Courel dans *Le Roi s'amuse* de Victor Hugo. Il a joué avec Michel Raskine dans *L'Affaire Ducreux* de Robert Pinget, *Périclès, prince de Tyr* de Shakespeare, *Le Jeu de l'amour et du hasard* et *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux et *La Danse de mort* de August Strindberg. Au TNP, il est dirigé par Christian Schiaretti dans *Coriolan* de William Shakespeare, *Par-dessus bord* et *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Joseph d'Arimathie*, première pièce du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun, *Une Saison au Congo*, *La Tragédie du roi Christophe* de Aimé Césaire, *Antigone* de Jean-Pierre Siméon.

Julien Gauthier

Il intègre l'ENSATT dans la 66^e promotion et y travaille avec Philippe Delaigue, Jerzy Klesyk, Olivier Maurin, Guillaume Delaveau, Simon Delétang et Christian Schiaretti. Il a fait partie de la troupe permanente du TNP et a été dirigé par Christian Schiaretti dans *Les Visionnaires* de Jean Desmarets de Saint-Sorlin, *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, *Coriolan* de William Shakespeare, *7 Farces et Comédies de Molière*, *Siècle d'or: La Célestine* de Fernando de Rojas et *Don Juan* de Tirso de Molina; les cinq premières pièces du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud; *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun, *Le Grand Théâtre du monde* suivi de *Procès en séparation de l'Âme et du Corps* de Pedro Calderón de la Barca, *Électre* de Jean-Pierre Siméon, mises en scène Christian Schiaretti. Il est également dirigé par Olivier Borle, Nada Strancar, Christophe Maltot... On l'a vu dans *Le Papa de Simon* d'après Guy de Maupassant, conception Clément Morinère, dans *Le Songe d'une nuit d'été* d'après Shakespeare, mise en scène Juliette Rizoud et dans *Tristan et Yseult*. Il met en espace *Les Chiens nous dresseront* de Godefroy Ségat, avec les comédiens de la troupe du TNP, dans le cadre du Cercle des lecteurs. La saison passée, il a mis en scène *Le menteur* de Pierre Corneille au TNP.

Damien Gouy

Il se forme à l'ENSATT, 65^e promotion. De 2006 à 2015 il fait partie de la troupe du TNP et joue sous la direction de Christian Schiaretti, notamment dans *Coriolan* de William Shakespeare, *7 Farces* et *Comédies* de Molière, *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, *Philoctète* de Jean-Pierre Siméon, *Siècle d'or* : *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès, *La Célestine* de Fernando de Rojas et *Don Juan* de Tirso de Molina, les cinq premières pièces du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud, *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun. Il tient le rôle du laboureur dans *Le Laboureur de Bohême* de Johannes von Saaz. Au TNP, il est également dirigé par Olivier Borle, William Nadylam et Bruno Freyssinet, Christophe Maltot, Julie Brochen, Clémentine Verdier. Il signe une première mise en scène avec *Ronsard, prince des poètes*. Il crée et interprète son spectacle *Louis Aragon, Je me souviens*, en 2013 au TNP et présente son cabaret : *Bourvil, Ma p'tite chanson*.

À l'écran, il travaille sous la direction de Henri Helman, Hélier Cisterne, Géraldine Boudot, Sophie Fillières... Il est directeur artistique du festival de théâtre Les Rencontres de Theizé. Il interprète seul sur scène, *Le Franc-Archer de Bagnolet* et joue dans *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Électre* et *Antigone* de Jean-Pierre Siméon, créations de Christian Schiaretti.

Margaux Le Mignan

Elle se forme à la danse et au chant. Après ses classes au Studio d'Asnières, elle intègre la 74^e promotion (Armand Gatti) de l'ENSATT et suit les ateliers d'interprétation avec Guillaume Lévêque, Philippe Delaigue, Giampaolo Gotti, Catherine Hearegraves, Christian Schiaretti, sur des textes d'Edward Bond, Corneille, Giovanni Testori, Linda Mclean, Claudel et Musset. Elle joue sous la direction de Alain Françon, *La Trilogie du revoir* de Botho Strauss ; Anne-Laure Liégeois, *Procession*, commande d'écriture aux élèves auteurs de l'ENSATT ; Daniel Larrieu, *Nuits* ; Armand Gatti, *Résistance selon les mots*, et interprète, seule en scène, *Chimère*, un texte de Pauline Peyrade. Elle suit également un stage de clown avec Catherine Germain, Alain Reynaud et Heinz Lorenzen. Ensuite, elle travaille avec Grégor Daronian-Krichner, *On est pas ça pour là* ; Bruno Meyssat, *Quelles vies quotidiennes après Fukushima ?*, et avec l'Extravagant Union, *La voix humaine* de Cocteau (création en cours). Dans *Antigone*, variation à partir de Sophocle de Jean-Pierre Siméon elle tient le rôle-titre. Elle prête régulièrement sa voix à un studio de doublage à Lyon.

Clémence Longy

Originaire de Bordeaux, elle rejoint Paris en 2004 pour intégrer les classes d'hypokhâgne et de khâgne du lycée Henry IV. Après une formation théâtrale au cours Florent et un master de Lettres Modernes à la Sorbonne, elle intègre la promotion 73 de l'ENSATT dans la section acteurs, où elle travaille notamment avec Carole Thibaut, Richard Brunel, Philippe Delaigue et Jean-Pierre Vincent. C'est à l'ENSATT qu'elle rencontre Christian Schiaretti. À sa sortie de l'école, elle travaille avec Bernard Sobel et Michel Toman, et participe à la création de la compagnie les Non Alignés.

Réalisatrice de plusieurs vidéos dont l'une projetée au musée Saint-Raymond à Toulouse, elle cosigne la mise en scène de plusieurs pièces dont *Lisbeth est complètement pétée* d'Armando Llamas et *Yvonne princesse de Bourgogne* de Witold Gombrowicz, avant de s'intéresser aux différentes techniques d'écriture de plateau et au théâtre burlesque. Avec Christian Schiaretti, elle travaille dans *Pelléas et Mélisande*, *Électre*, *Antigone* et *Bettencourt Boulevard*. Avec Clara Simpson, elle a joué dans *Ombres*, spectacle créé au TNP en 2017.

Clément Morinière

Il entre à l'ENSATT dans la 65^e promotion. Il a fait partie de la troupe du TNP et a été dirigé par Christian Schiaretti dans *Coriolan* de William Shakespeare, *Pardessus bord* de Michel Vinaver, *7 Farces et Comédies de Molière*, *Philoctète* de Jean-Pierre Siméon, *Siècle d'or : Don Quichotte* de Cervantès, *La Célestine* de Fernando de Rojas et *Don Juan* de Tirso de Molina; les cinq premières pièces (mises en scène avec Julie Brochen) du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud; *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Le Grand Théâtre du monde* suivi de *Procès en séparation de l'Âme et du Corps* de Pedro Calderón de la Barca, *Le Laboureur de Bohême* de Johannes von Saaz, spectacle dans lequel il interprète le rôle de La Mort et *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun. Il a mis en espace *Off-shore* de Philippe Braz, avec les comédiens de la troupe, dans le cadre du Cercle des lecteurs. En mars 2014, il présente son cabaret *Apollinaire : Mon cœur pareil à une flamme renversée*.

Son spectacle, *Le Papa de Simon* est présenté au TNP cette saison, il joue également dans *Le Roman de Renart*, dans *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Électre* et *Antigone* de Jean-Pierre Siméon, créations de Christian Schiaretti.

Maxime Pambet

Après un Master I de Lettres modernes et un stage avec Julie Brochen et Christian Burgess à la Prima del teatro à San Miniato, il fait ses classes à l'ENSATT, 73^e promotion (Vaclav Havel), avec Guillaume Lévêque, Jean-Pierre Vincent, Philippe Delaigue, Christian Schiaretti, Olivier Maurin, Giampaolo Gotti...

Il joue dans les mises en scène de Claire Lasne-Darcueil, *Pour le meilleur*, création collective; Carole Thibaut, *Printemps*; Richard Brunel, *La Dispute* de Marivaux; Jean-Pierre Vincent, *War and Breakfast* de Marc Ravenhill; Gérald Garutti, *Lorenzaccio* de Musset; Louise Vignaud, *Calderón* de Pasolini; Christian Schiaretti, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun.

Il travaille également pour la radio et la télévision, notamment pour la série *Les Revenants*, saison 2.

Julien Tiphaine

Il a intégré la 65^e promotion de l'ENSATT. Il a joué dans *Baal* de Bertolt Brecht, mise en scène Sylvain Creuzevault. Il a fait partie de la troupe du TNP et a été dirigé par Christian Schiaretti dans *Coriolan* de William Shakespeare, *Pardessus bord* de Michel Vinaver, *7 Farces et Comédies de Molière*, *Philoctète* de Jean-Pierre Siméon; les cinq premières pièces (mises en scène avec Julie Brochen) du *Graal Théâtre* de Florence Delay et Jacques Roubaud et *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Le Roi Lear* de William Shakespeare, *Mai, juin, juillet* de Denis Guénoun. Il a interprété le rôle-titre dans *Don Juan* de Tirso de Molina, mise en scène Christian Schiaretti. Il a mis en espace *Les Conséquences du vent (dans le Finistère Nord)* de Tanguy Viel et *La Carte du temps* de Naomie Wallace, avec les comédiens de la troupe du TNP, dans le cadre du Cercle des lecteurs. Il a présenté son spectacle *La Bataille est merveilleuse et totale d'après Rappeler Roland* de Frédéric Boyer, en novembre 2013 au TNP.

Récemment, on a pu le voir dans *La Chanson de Roland*, *Bettencourt Boulevard* de Michel Vinaver, *Électre* et *Antigone* de Jean-Pierre Siméon, créations de Christian Schiaretti.